

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°32

Seizième année – deuxième semestre 2012 2013

TOUT EST-IL ECRIT ?

Ont participé à cet atelier : Denise, Alain A., Jacky, Claudine, José, Jean-Marc, Michèle, Yves, Dominique, Aline, Maria, Madeleine, Josette, Pierrette, Eva, Kiko, Odile, Henri. Atelier animé par Anne-Marie Sibireff et Erik Laloy.

Séance 1, 15 mars 2013 : **Liberté comme certitude indépassable ou comme illusion?**

1) Denise dont la question a été retenue, explique ce qui l'y a conduite : Conscience que ce qu'elle a pu dans son existence croire être des actes de liberté étaient en fait déterminés. Expérience étonnante d'avoir vécu ce qui était écrit dans "*Les années*" par Annie Ernaut à la trajectoire sociale équivalente. Prise de conscience d'avoir en fait, dans ses décisions qu'elle avait crues libres, répété le passé familial. (cf Anne Ancelin : *Aïe mes aïeux!*) et le déterminisme transgénérationnel intervient Michèle) Ceci conduisant à se demander quelle est notre marge de liberté, si elle existe? Réflexion invitant à interpréter des initiatives qu'elle croyait expression de sa liberté comme autant de ruses.

Aline s'appuyant sur le même livre d'Anne Ancelin se demande si on est aussi déterminé qu'on le dit.

Anne Marie problématise : La notion de ruse invite à travailler sur l'illusion de liberté.

L'expression Tout est-il écrit conduit à différencier ce qui relève du destin (relevant d'une nécessité transcendante; cf Oedipe) de ce qui est déterminé (mise à jours des causes entraînant nécessairement telle conséquence). Aujourd'hui la question tout était-il écrit? renvoie en premier à la problématique liberté/déterminisme.

2) Plusieurs intervenants affirment qu'une caractéristique de l'être humain c'est de choisir, même s'il est conditionné (conditionné étant à différencier de déterminé) par de multiples facteurs. D'autres se demandent si la capacité de choisir ne caractérise pas les hommes de certains pays, de certains milieux sociaux, s'il ne faut pas différencier de grands choix (pas partagés par tous) de petits choix (universellement partagés).

Ceci nous conduit à lire le texte de Descartes (4^e méditation), lequel affirme la liberté comme absence de nécessité (dans l'ordre de la connaissance, dans l'ordre de l'action) comme propre de l'homme tout en différenciant le plus bas degré de liberté (indifférence face au choix entre ceci et cela) et la liberté supérieure où l'on choisit éclairé par la connaissance.

Après élucidation et exemplification, tout le monde accorde que tout homme, quels que soient le lieu et le milieu où il vit, à la différence des autres êtres, n'est pas déterminé mais détenteur d'un libre-arbitre, thèse qui sera reprise par les philosophes des Lumières et par Rousseau qui définit l'homme par la liberté et non par l'entendement.

Ceci vaut même dans les situations où l'homme semble être totalement dépossédé de l'usage de la liberté : c'est ce que met en évidence la pensée des Stoïciens : même esclave, j'ai la liberté de penser. Illustration au 20^e : même un être dans un camp de concentration a cette faculté qui confère à l'homme sa dignité. Même écrasé je puis décider de ne pas rester en vie, ce qui n'est pas nécessairement l'expression du désespoir (cf chômeurs s'immolant)

Mais à quoi bon être libre dans sa tête si on ne peut changer le monde dans lequel on vit? Cette liberté certaine n'est elle pas impalpable et sans conséquence? Cette liberté n'est-elle pas soumise à des causes?

3) Ce qui nous conduit à lire puis commencer l'examen du texte de Spinoza. La proposition qui nous y semble centrale : "les hommes sont ignorants des causes qui les déterminent".

La thèse de Spinoza détruit-elle l'affirmation que l'homme possède le libre-arbitre? ou conduit elle à prendre conscience que certes la nature des choix est illusoire mais que l'exercice du choix n'en est pas pour autant détruit?

Cet examen sera à reprendre à la séance 2, ainsi que l'approfondissement des causes nous déterminant, ceci au moyen des découvertes des sciences de l'homme en particulier.

Séance 2, 5 avril 213.

La séance s'articule autour du texte de Spinoza, de deux illustrations littéraires (Gide, Proust), de textes de Freud et de sociologues contemporains.

La thèse de Spinoza est reprise et approfondie : le *sentiment* de liberté n'est pas une *preuve* de liberté. L'ivrogne se croit, sur le moment, libre de dire ou de faire telle chose, puis, dégrisé, se découvre déterminé par l'alcool. Ainsi, les hommes *se croient* libres, c'est une erreur conforme au désir, c'est dire une illusion. En réalité, comme la pierre à qui on prêterait la conscience *après* qu'on l'ait poussée, ils sont « *conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent* » Même quand les hommes sont capables de clairvoyance, leurs actes ne suivent pas toujours leurs jugements.

Cette analyse est-elle convaincante ? Plusieurs nuances ou objections sont émises :

- Certes, quelques situations (où parfois on s'est mis soi-même) sont synonymes d'esclavage : le drogué n'a-t-il pas perdu sa liberté de renoncer à sa dépendance, n'a-t-il pas besoin d'être aidé ? Mais quelqu'un soutient qu'il a toujours la liberté d'entreprendre une cure.
- L'expérience du libre-arbitre résiste. Dans de multiples situations, on a le choix entre A et B. Même soumis à des passions diverses, on a au moins le choix entre l'une et l'autre.
- Il faudrait distinguer des *degrés* de liberté. C'est d'ailleurs ce que fait Spinoza (dans d'autres textes) : les trois degrés de connaissance engendrent autant de degrés de liberté. Plus je connais, plus je suis lucide, moins je suis le jouet des passions.
- Nous ne sommes pas entièrement déterminés. Chacun peut du reste réfléchir à la question : dans ce que je suis, qu'imputer à l'héritage familial (j'agis alors comme fils de...), et qu'attribuer à moi-même ?
- De l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte, on peut espérer conquérir peu à peu lucidité et liberté.

Un point remporte l'accord général : Spinoza (« *souvent les hommes voient le meilleur et font le pire* ») est plus réaliste que Descartes (« *il suffit de bien juger pour bien faire* »).

Lafcadio est-il libre ? Il fabrique les règles du jeu, il pose un acte, il prétend agir sans mobile ni motif. Mais n'est-ce pas là *le plus bas degré de la liberté* défini par Descartes ? Ce n'est pas là du libre-arbitre, mais un défi aveuglément relevé, une griserie de la toute-puissance exercée sur un autre, un abandon au hasard (les feux dans la campagne), une obéissance à des forces intérieures

d'autant plus puissantes qu'il les ignore. Qu'en est-il de ce fantasme pour l'écrivain ? Les conduites ordaliques (roulette russe...) sont évoquées.

Saint-Loup, l'ami du narrateur de *La Recherche*, veut échapper au déterminisme de sa classe sociale. Plus que d'une classe, il s'agit même d'une histoire immémoriale. Mais c'est quand il croit faire oublier son origine aristocratique qu'à son insu il réaffirme son appartenance à la famille des Guermantes : ce n'est pas une *seconde* nature, c'est sa nature profonde, qui transparait encore plus quand il croit la cacher. Le rapprochement est fait avec des militants qui, voulant paraître « plus prolétaires que les prolétaires », en singeaient les attitudes les plus caricaturales. Ou avec d'anciens prêtres, mariés, mais que l'on peut reconnaître comme tels à leur insu.

Mais les choses évoluent : l'origine sociale, souvent (parfois ?) n'est plus déductible des apparences.

La lecture du passage de *Aie mes aïeux* soulève le même problème par un autre biais : comment s'opère la transmission transgénérationnelle ? Comment fonctionnent les non-dits, l'impensé/impensable, dévastateurs, les solidarités clandestines ? Ils n'annihilent pas forcément les choix, mais ceux-ci sont orientés.

Mais la compréhension du passé familial peut « casser la chaîne » et permettre de conquérir une part de liberté. C'est vrai pour la personne comme pour sa famille.

Bref, le processus a beau avoir des allures de destin, la nécessité à l'œuvre n'est pas celle des phénomènes physiques ; la répétition est possible, non certaine, peut-être même pas probable (mères célibataires très jeunes). Il y a une possibilité d'« échapper », souvent grâce à une ou des rencontre(s).

Le texte de Freud, en distinguant motivation consciente et inconsciente, ne nie pas l'existence du libre-arbitre, mais en rend le fonctionnement plus complexe qu'en apparence : le moi, spontanément, « n'est pas maître dans sa propre maison », mais peut conquérir des plages de liberté, non en niant le passé, non en le revivant, mais en le métabolisant, notamment par la parole entendue, écoutée.

Mais, savoir, est-ce suffisant pour changer ? Hitchcock y a cru. Pourtant, la lucidité purement intellectuelle ne suffit pas, affects, émotions doivent s'exprimer.

La perspective sociologique (Lévi-Strauss, Bourdieu...) argumente en faveur d'une intériorisation - non vécue comme telle - des règles sociales. Par là encore, la liberté paraît en grande partie illusoire. A son insu, *on fait de nécessité vertu* ...ou dédain, comme le renard de la fable face aux raisins inaccessibles.

Une discussion, déjà amorcée en janvier dans un autre contexte, surgit, quant au caractère scientifique ou non de la sociologie en général et de celle de Bourdieu en particulier : sujet d'un futur atelier ?

Les textes de JP Vernant et de Platon (les hommes ne sont-ils pas complices de leur destin ?) sont effleurés. Au cours de la troisième séance (24 mai) des textes de Sartre, notamment, articuleront d'une manière différente déterminisme et liberté.

Séance 3. 24 mai 213 **Comment penser que l'homme est à la fois déterminé et libre ?**

Textes sur lesquels s'est appuyée la réflexion : deux textes de Sartre : *L'existence précède l'essence, par conséquent l'homme est libre et responsable* (tiré de *L'Existentialisme est un humanisme*) ; *Totalement libre et totalement déterminé* (tiré des *Cahiers pour une morale*) ; avec des extraits de *Mars* de Fritz Zorn. Analyse par Vernant d'Agamemnon et de Clytemnestre (tiré de *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*).

Point de départ : aporie à laquelle les analyses des deux premières séances aboutit :

L'être humain est doté d'un libre arbitre et donc libre. /On se croit libre alors qu'on est agi par des causes qu'on ignore.

Penser l'homme à partir de la formule l'existence précède l'essence. Conséquences pour notre problème

Dire qu'en l'homme l'existence précède l'essence (ce qui le différencie des autres êtres), c'est dire que ce que nous sommes est le produit de nos choix : l'homme se fait et par là il est responsable de ce qu'il est.

Cette proposition sartrienne a donné lieu à objection : on naît dans une histoire. L'histoire familiale nous transmet une essence qui donc précède notre existence, sans parler du patrimoine génétique !

Solution proposée : il n'empêche que le patrimoine génétique, l'héritage familial ne sont pas déterminants : les choix que je pose sont seulement conditionnés par eux.

Mais la position sartrienne est beaucoup plus radicale : en posant que c'est par ses choix que l'homme se fait, Sartre le reconnaît comme responsable de ce qu'il est. Conception exigeante, voire cruelle.

Cette position a donné lieu à discussion sur les violeurs, les personnes ayant vécu la guerre, les enfants issus de favelas. Invitation à partir de nous, de ce que nous sommes, et nous demander si nous concluons que nous avons été déterminé ou bien que nous avons exercé notre liberté et que donc nous sommes responsables de ce que nous sommes.

Nouvelles objections : on ne choisit pas sa vie, on est embarqué malgré soi ; ce sont les émotions qui nous font agir, qui peuvent empêcher de prendre des décisions.

Pas d'accord global sur les positions sartriennes.

Autre perspective proposée : dire oui à ce qui nous advient, accepter le vieillissement, la maladie : conception de la liberté chez les stoïciens, chez Nietzsche.

Examen de la deuxième formulation sartrienne : nous sommes totalement déterminés et totalement libres, avec l'illustration du roman de F Zorn.

Force des analyses de Sartre : Quelle que soit la nouvelle situation venue du dehors (maladie en particulier), si elle change les conditions de mon existence, elle ne supprime pas l'exercice que j'ai à faire de ma liberté dans cette situation nouvelle : j'ai à y inventer de nouveaux projets, la différence fondamentale étant entre ceux qui assument cela et ceux qui y renoncent.

Si le héros de *Mars* de F Zorn semble venir illustrer cette conception, on peut toutefois se demander si dans les projets qu'il pose, dans les solutions qu'il invente il n'est pas déterminé par son époque !!

Autre solution proposée : Si l'on accepte que tout nous arrive de l'extérieur, il demeure que nous sommes libres de lui donner (ou pas) du sens.

Les formulations magistrales de JP Vernant concernant Agamemnon et le sacrifice d'Iphigénie donnent force à cette idée que l'homme est à la fois déterminé et libre : si ce sacrifice est nécessaire, voulu par le destin, rappelons nous qu'il correspond au désir le plus profond d'Agamemnon en même temps, lequel donc en est aussi totalement responsable.

Notre réflexion sur l'expression Tout est-il écrit ? nous a conduit à un renforcement de la prise de conscience que la condition humaine est contradictoire, que seule la contradiction permet de la penser dans sa complexité et sa vérité. AMS et EL.

Atelier Daryush Shayegan

Avec Anne, Bernadette, Claude, Emmanuel, Florine, Frédéric, Jean Pierre, Lionel, Paul, Roger.
Atelier animé par Alain Lambert et Jacqueline Crevel.

Mars 2013 : La rationalité occidentale.

La lecture du texte de l'introduction à *L'Éthique du capitalisme* de Max Weber nous permet de saisir la spécificité de la pensée occidentale. Weber, en effet, décrit celle-ci en mettant à nu la rationalité à l'œuvre dans des manifestations aussi diverses que la science ou la musique. Cette rationalité, caractérisée par le calcul et l'instrumentalisation du réel, a substitué à l'interrogation sur le pourquoi celle sur le comment des choses, processus de laïcisation qui a dopé l'intelligence technique des hommes.

Pris dans cette rationalité, nous notons qu'il nous est plutôt difficile d'en apercevoir la spécificité et d'imaginer d'autres modes de pensée si ce n'est dans le temps d'une rencontre avec des migrants rétifs à notre logique d'organisation, par exemple dans l'inscription dans une certaine temporalité et causalité, que suppose la constitution des dossiers qu'exigent l'administration française. Et quand nous prenons conscience et expérimentons la diversité culturelle des modes de pensée, il nous reste difficile d'admettre que la science, dans son universalité rationnelle, continue à porter la trace de ses origines occidentales.

Il nous est de fait difficile d'imaginer une autre logique que la nôtre, de saisir les modes d'associations et de raisonnement de ce que Lévi-Strauss appelait la pensée magique, et que Daryush Shayegan présente comme caractéristique du monde asiatique. Résumant l'histoire des hommes en deux révolutions, la première, néolithique, accomplie par l'humanité toute entière, la seconde, industrielle, accomplie par l'occident, Daryush Shayegan décrit les civilisations asiatiques comme passées brutalement au 20^{ème} siècle, après s'être arrêtées au 17^{ème}. Elles ont donc reçu de plein fouet la rationalité occidentale et avec elle, les techniques, dont les moyens de communication modernes.

On pourrait imaginer que le choc a été particulièrement destructeur pour ces cultures mais Daryush Shayegan semble plutôt affirmer que la postmodernité doit être comprise comme celle d'un réenchâtement du monde tant dans le monde oriental que dans le nôtre.

Nous bloquons sur cette idée, il nous faudra donc l'explorer en creusant l'idée de pensée magique.

Avril 2013 : Le regard mutilé.

Avant de reprendre la lecture de Darius Shayegan, nous revenons à la pensée magique telle que Claude Lévi-Strauss a essayé de la définir, par une rationalité et une causalité différentes, tournées vers le pourquoi des choses et non leur comment. Ainsi l'astrologie et l'alchimie veulent connaître les astres ou la matière, non pas pour la seule connaissance et ses conséquences techniques directes, mais pour les maîtriser de façon magique : favoriser le destin, transformer en or le métal vil.

Pensée "non rationalisée" plutôt que non rationnelle, dont les outils mathématiques ou scientifiques, s'ils semblent "des effets collatéraux", ne lui sont pas moins indispensables. Quant au langage, toujours chez CLV, il est autant une conséquence de la culture qu'à son origine. A quoi Tobie Nathan ajoute que chaque langue formate sa propre culture. Ce que reprend DS à Jacques Berque à propos de la langue arabe qui voile le réel en voulant témoigner du divin, au moins au niveau de la langue orale dominée par le religieux. Alors que la langue écrite, imprégnée de culture grecque, a permis l'épanouissement de la culture mathématique dans la civilisation arabo-andalouse.

Et ce décalage, ainsi que le décalage entre tradition et modernité, fait que les orientaux vivent dans un monde ultra technologique dont ils n'ont pas accompagné les mutations, ce qui explique pour certains leur schizophrénie et leur "regard mutilé" selon le titre de l'ouvrage publié en français en 1989, dix ans après la révolution iranienne dont il analyse les effets pervers par le mélange d'une tradition fanatisée et d'un marxisme bureaucraté, y compris dans leur relation aux femmes, liée, selon lui, à la "violence de refoulement que dénonçait autrefois Wilhelm Reich... La mort y devient l'apothéose de la vie et la femme, tout en y acquérant le statut de la Mère des Martyrs, n'en recèle pas moins les tentations troubles de la chair qu'il faut réprimer à tout prix." (p128 *Le regard mutilé*)

Mai 2013 Peut-il y avoir une civilisation planétaire?

Notre dernière séance, consacrée à quelques extraits du dernier livre de Darius Shayegan, *La conscience métisse*, s'interroge d'abord sur le risque pour le multiculturalisme « d'essentialiser l'idée de culture » en la naturalisant en identité ethnique ainsi que religieuse.

Or Shayegan, qui parle d'Iran, et parce qu'il appartient à deux cultures, toutes les deux acquises, l'une dans son pays natal, l'autre en France, dont il reconnaît les différences, et l'ethnocentrisme spontané, pense qu'il est possible d'en dépasser les particularismes en s'élevant à la raison, celle des Lumières, et aux valeurs "neutres" (lui-même met des guillemets) dont elle est la source : séparation des pouvoirs, habeas corpus, libéralisme tempéré par la sécurité et la justice des lois sociales et pensée critique. Celles-ci garantissent une cohabitation possible entre les hommes, tous et toutes, dans la mesure où, dépassant les particularismes, essentiellement religieux, elles se présentent comme des "valeurs universelles, neutres idéologiquement" c'est à dire "libres de toute couleur confessionnelle" et constituent « une nouvelle identité : ni ethnique, ni religieuse, ni vraiment nationale, mais provenant de cette raison à laquelle tous les hommes, du moins ceux qui ont conscience de vivre en ce début du 21^{ème} siècle, sont censés participer sans réserve, indépendamment de leur appartenance culturelle ». Voilà pour la définition très précise de l'idée de neutralité idéologique, condition même du débat politique, car garantie de la critique qui le rend possible : "L'espace laïque où s'enracine le sujet, où s'épanouit la liberté, ne peut être qu'un espace neutre, libre à l'égard de la sainteté de la religion et à l'endroit des lois qui en découlent. La liberté ne peut s'acquérir que par un double affranchissement par rapport aux deux instances qui nous asservissent... Car la modernité est née de la critique de la religion chrétienne, chose que ne

connuent ni l'Islam, ni les autres grandes religions de la planète... La laïcité doit ainsi précéder la critique de la politique, non l'inverse"(*La conscience métisse* p99)

Reconnaissant d'ailleurs lui même les dérives possibles dans la mise en pratique par l'Occident dans l'histoire, de ces valeurs théoriques et idéales, il n'en soutient pas moins qu'il n'y en a pas d'autres. Ce qui les distingue des diverses croyances nationales et religieuses, c'est que celles-ci sont des croyances, établies comme certaines par principe d'autorité et sans contestation possible, alors que celles-là sont des convictions construites sur la base de la critique et de l'argumentation, et posées comme universelles jusqu'à ce que de nouvelles critiques obligent à les réargumenter, les reconstruire et les réaffirmer.

Cette apologie de l'universalité de certaines valeurs occidentales a suscité de vives polémiques, toutes enracinées dans cet esprit critique dont Shayegan fait l'éloge.

Jean Pierre écrit dans son texte qu'il nous a envoyé et résumé lors de la séance : *Quelques valeurs simples sont peut être universelles, c'est-à-dire partagées par tous les humains (amour, raison, solidarité dans un groupe, justice, etc. ; cela varie selon les auteurs), mais il faut constater que les valeurs plus complexes dont parle Shayegan (laïcité, démocratie, etc.) sont loin d'être adoptées par tous les humains.*

Il n'est pas sûr que les valeurs simples énoncées soient adoptées par tous les hommes comme semble le croire Jean Pierre, ni que Shayegan soit en désaccord avec lui. C'est bien parce que dans son pays, et dans d'autres, les hommes n'ont pas encore adopté ces valeurs, simples ou complexes, qu'il y a urgence à essayer de montrer qu'elles peuvent dépasser les croyances, mortifères dès qu'elles veulent dominer l'espace public et politique.

Autre affirmation de Jean Pierre : *En tout état de cause, je doute qu'il existe des valeurs idéologiquement neutres. Prenons pour exemple la déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Son élaboration a été l'objet de luttes idéologiques intenses entre les pays occidentaux qui mettaient l'accent sur la liberté des individus et les pays de l'est marxistes qui privilégiaient une société solidaire et égalitaire. Pourquoi qualifier de neutre un Etat laïc par rapport à un état religieux ? Ce sont, selon moi, deux idéologies opposées. Certes un Etat laïc est neutre par rapport aux religions, mais le choix d'un Etat laïc plutôt qu'un Etat religieux me semble relever d'une idéologie.*

On peut voir que les pays occidentaux continuent, plus ou moins bien, à mettre l'accent sur la liberté des individus, grâce à la relative liberté critique de ses citoyens. Alors que les pays de l'est, surtout staliniens, qui faisaient croire, sans débat possible, que leur but était une société égalitaire et solidaire, n'ont pas, eux, résisté à la force de la critique.

Quant à l'Etat laïc, il est neutre dans la mesure où il permet aux croyances de coexister dans le respect au lieu de se dominer dans le conflit. Mais Jean Pierre le sait pertinemment. Et ce qui les oppose est bien la différence entre convictions argumentées et croyances imposées.

Bref, pour Shayegan, le recours à la raison critique et laïque doit permettre à tous les hommes d'assumer la modernité sans la subir, mais d'y participer, d'y contribuer avec toutes les richesses de sa propre culture, enrichie et réfléchie, dans le dialogue avec l'autre, enfin rendu possible.

CR juin 2013 J.C. Et A.L.

Pour conclure, cette réponse, complémentaire, de A.L. à une demande d'explication de Claude du chapitre intitulé *La rébellion de l'autre* :

Il y a trois niveaux d'image, et d'imaginaire, et il ne faut pas oublier que Shayegan est Persan, c'est à dire que l'interdit de l'image du Coran ne s'applique pas à eux (voir les miniatures persanes). L'image, qui est la reproduction de la création divine ne leur est pas interdite, mais au contraire permise comme un accès au divin pour l'âme des mystiques.

Dans nos sociétés occidentales, d'abord chrétiennes, l'interdit de l'image, au niveau du nouveau testament s'est transformé au Concile de Nicée en une permission d'utiliser l'image à des fins d'éducation religieuse, parce que le Christ, en se faisant homme, est comme une image de Dieu donnée aux hommes;

Puis, en se laïcisant dans le protestantisme (revenu à l'interdit de l'image, mais seulement dans le domaine religieux, pas dans le domaine profane, d'où l'invention du paysage et du portrait profane chez les peintres flamands), elle est devenue le reflet de notre réalité, le monde, le corps et l'esprit, comme un miroir, avec un effet de renversement qui nous met en présence d'une altérité (comme le négatif photo qui inverse les valeurs et les directions). Et le reflet, comme l'œuvre d'art, est unique...

Enfin, avec la modernité "américaine", selon Jean Baudrillard que commente Shayegan, l'image, vidéo ou numérique, s'autoproduit sans support réel, ce qu'était le miroir, ou le négatif, qui la réfléchissait. Et elle n'a pas plus de valeur que notre ombre, qui n'est pas un reflet, mais juste une projection estompée.

Trois niveaux d'images, donc, qui vont de l'âme à l'ombre en passant par le corps, et l'esprit qui l'habite. Et une perte d'être à chaque niveau, avec au plus bas, l'image démultipliée hors réalité. Voilà pour mieux comprendre la première partie du chapitre.

Quant à la fin, la rébellion de l'autre est liée justement au choc entre un monde sans images et un monde saturé d'images, sans la médiation du niveau intermédiaire, l'image laïque, réfléchie, donc éducable, et qui par son inversion droite gauche, nous met en face d'un autre nous même, et donc d'un autre acceptable, pensable, possible... d'où la violence du choc!

**DATES A VENIR : le 10 octobre Conférence Alain Caillé 18H à la Bibli d'Hérouville.
Les 15 novembre, 6 décembre 2013, 17 ou 24 janvier, 21 mars, 4 avril et 23 mai 2014
De 18h à 20h au 1018 Grand Parc Hérouville Maison des associations**

